

TAN  
TWAN ENG

LE CHANT  
DU HÉRON AU  
CRÉPUSCULE

ROMAN

« Un roman somptueux. »  
*The Guardian*

  
CHARLESTON  
POCHE

# TAN TWAN ENG

## LE CHANT DU HÉRON AU CRÉPUSCULE

*Malaisie, 1951.*

La Seconde Guerre mondiale est finie depuis six ans lorsque Teoh Yun Ling se décide à quitter Kuala Lumpur pour rejoindre les montagnes qui s'élèvent au cœur du pays. C'est là que s'est retiré Nakamura Aritomo, l'ancien jardinier de l'empereur du Japon, l'homme qui pourra l'aider à honorer la promesse faite à sa sœur : créer le plus beau des jardins. Celui dans lequel elles se réfugiaient en pensée pour survivre dans le camp d'internement japonais où elles ont passé la guerre... et dont sa sœur n'est jamais revenue. Tirillée entre son serment et sa soif de vengeance, Teoh Yun Ling débute un apprentissage auprès de l'énigmatique Aritomo.

Tandis que l'insurrection communiste fait rage dans le pays, des liens se nouent entre ces deux êtres, le maître et l'élève, que la vie aurait dû irrémédiablement séparer.

Roman de l'affrontement entre la barbarie et la civilisation, *Le Chant du héron au crépuscule* est une subtile quête identitaire portée par un style poétique d'une grande finesse.

« **Élegant et envoûtant.** »  
*The Times*

Écrivain, **Tan Twan Eng** vit à Kuala Lumpur en Malaisie. *Le Chant du héron au crépuscule*, son deuxième roman, a remporté le Man Asian Literary Prize, le Walter Scott Prize et a été finaliste du Booker Prize.

Publié précédemment sous le titre *Le Jardin des brumes du soir*  
Traduit de l'anglais par Philippe Giraudon

Texte intégral

ISBN : 978-2-36812-705-6



9 782368 127056

**8,90 euros**  
Prix TTC France

Rayon :  
Littérature étrangère

CHARLESTON  
POCHE

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

LE CHANT  
DU HÉRON  
AU CRÉPUSCULE

Titre original : *The Garden of Evening Mists*

© Tan Twan Eng, 2012.

Pour la traduction française :

© Flammarion, 2016.

Traduit de l'anglais (Malaisie) par Philippe Giraudon.

Ce livre est l'édition poche du *Jardin des brumes du soir*, paru en 2016 aux éditions Flammarion.

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2021

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon

75015 Paris – France

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-36812-705-6

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@LillyCharleston) !

### **Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !**

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Tan Twan Eng

LE CHANT  
DU HÉRON  
AU CRÉPUSCULE

*Roman*

Traduit de l'anglais (Malaisie)  
par Philippe Giraudon

Publié précédemment sous le titre  
*Le Jardin des brumes du soir*

FLAMMARION



*Pour ma sœur*

*Et*

*Opgedra aan A J Buys – sonder jou sou hierdie boek  
dubbel so lank en halfpad so goed wees.  
Mag jou eie mooi taal altyd gedy.*





Il existe une déesse de la Mémoire, Mnémosyne, mais non une déesse de l'oubli. Ce serait pourtant nécessaire, car elles sont des sœurs jumelles, des pouvoirs jumeaux, et marchent chacune à notre côté en se disputant la mainmise sur nous et ce que nous sommes, jusqu'à l'heure de notre mort.

Richard Holmes,  
*Une errance à travers la mémoire et l'oubli*



## CHAPITRE I

**S**ur un sommet au-dessus des nuages vivait jadis un homme qui avait été le jardinier de l'empereur du Japon. Peu de gens connaissaient son existence avant la guerre, mais je savais qu'il avait quitté sa patrie aux confins du Soleil levant pour s'installer dans la région montagneuse du centre de la Malaisie. J'avais dix-sept ans quand ma sœur me parla de lui pour la première fois. Une décennie devait encore s'écouler avant que je me rende dans les montagnes pour le voir.

Il ne me présenta pas d'excuses pour ce que ses compatriotes nous avaient fait, à ma sœur et à moi. Ni lors de notre première rencontre, par un matin pluvieux, ni plus tard. Quels mots auraient pu apaiser ma souffrance, me rendre ma sœur ? Aucun. Et il en avait conscience, contrairement à la plupart des gens.

Trente-six ans après ce matin lointain, j'entends de nouveau sa voix grave et sonore. Des souvenirs que j'ai mis sous clé ont commencé à se libérer, comme des blocs de glace se détachant d'une falaise de l'Arctique. Dans mon sommeil, ces glaces dérivent vers la clarté matinale du souvenir.

Le silence des montagnes me réveille. La profondeur de ce silence, voilà ce que j'avais oublié de la vie à Yugiri. Les murmures de la maison flottent dans l'air quand j'ouvre les yeux. Je me rappelle qu'Aritomo m'a dit un jour :

« Une vieille maison garde toujours un trésor de souvenirs. »

Ah Cheong frappe à la porte en m'appelant à voix basse. Je sors du lit et mets ma robe de chambre. Cherchant mes gants, je les aperçois sur la table de nuit. Une fois que je les ai enfilés, je dis au domestique d'entrer. Il pose sur une petite table le plat d'étain portant une théière et une papaye coupée sur une assiette. C'est ce qu'il faisait chaque matin pour Aritomo. Puis il se tourne vers moi et me dit :

« Je vous souhaite une retraite longue et paisible, juge Teoh.

— Oui, il semble que je vous ai devancé. »

D'après mes calculs, il doit avoir cinq ou six ans de plus que moi. Il n'était pas là quand je suis arrivée, hier soir. Je l'observe en juxtaposant ce que je vois à ce que je me rappelle. C'est un petit homme impeccable, plus petit que dans mon souvenir. Il est complètement chauve, à présent. Son regard croise le mien.

« Vous pensez à notre première rencontre, n'est-ce pas ?

— Non, je pense au dernier jour, déclare-t-il en hochant la tête d'un air pensif. Le jour où vous êtes partie. Ah Foon et moi... nous avons toujours espéré que vous reviendriez.

— Comment va-t-elle ? »

Je penche la tête de côté dans l'espoir de voir sa femme, attendant sur le seuil que je lui dise d'entrer. Ils habitent à Tanah Rata et grimpent chaque matin à bicyclette la route de montagne pour se rendre à Yugiri.

« Ah Foon est décédée, juge Teoh. Il y a quatre ans.

— Oui. Oui, bien sûr.

— Elle voulait vous dire combien elle vous était reconnaissante d'avoir payé tous ses frais d'hôpital. Moi aussi, je vous en suis reconnaissant. »

Je soulève le couvercle de la théière puis le repose, en tentant de me rappeler dans quel hôpital elle avait été admise. Le nom finit par me revenir : Lady Templer Hospital.

« Encore cinq semaines, annonce-t-il.

— Que voulez-vous dire ?

— Dans cinq semaines, cela fera trente-quatre ans que M. Aritomo nous a quittés.

— Au nom du ciel, Ah Cheong ! »

Cela fait presque aussi longtemps que je ne suis pas revenue à Yugiri. Le domestique me juge-t-il d'après le nombre d'années écoulées depuis mon départ de cette maison, tel un père faisant des encoches dans le mur de la cuisine pour mesurer la croissance de son enfant ?

Ah Cheong regarde fixement quelque chose par-dessus mon épaule.

« Si vous n'avez pas d'autres instructions... »

Il se détourne avec lenteur.

« J'attends un visiteur à dix heures ce matin, dis-je d'une voix plus douce. Le professeur Yoshikawa. Faites-le entrer dans le salon de la véranda. »

Il hoche la tête et sort en fermant la porte dans son dos. Ce n'est pas la première fois que je me demande ce qu'il sait exactement, ce qu'il a vu et entendu pendant ses années au service d'Aritomo.

La papaye est bien fraîche, juste comme j'aime. Je presse dessus le morceau de citron vert et mange deux tranches avant de reposer l'assiette. Ouvrant les portes coulissantes, je m'avance sur la véranda. La maison repose sur des pilotis peu élevés et la véranda se trouve à moins d'un mètre du sol. Les stores de bambou craquent quand je les remonte. Les montagnes sont comme dans mon souvenir, la lumière du petit matin s'estompe sur leurs versants. Des feuilles flétries par l'humidité et des brindilles cassées jonchent le gazon. Cette partie de la maison est séparée du jardin principal par une barrière de bois, qui s'est effondrée d'un côté et de hautes herbes jaillissent des interstices entre les planches tombées. Même si je m'y étais préparée, je suis atterrée par l'état d'abandon dans lequel se trouve cette demeure.

On aperçoit à l'est, au-dessus de la barrière, la plantation de thé de Majuba. Le creux de la vallée m'évoque les mains ouvertes d'un moine, tendant ses paumes pour recevoir la bénédiction du jour. Nous sommes samedi, mais les cueilleurs de thé sont en train de gravir les versants. Il y a eu un orage, cette nuit, et des nuages sont restés abandonnés

sur les sommets. Je descends de la véranda pour gagner un étroit sentier de carreaux de céramique, froids et humides sous mes pieds nus. Aritomo les avait fait venir d'un palais en ruines à Ayutthaya, où ils recouvraient jadis la cour d'un roi antique au nom perdu. Ces carreaux étaient les derniers vestiges d'un royaume oublié, dont l'histoire s'était effacée de toute mémoire.

Je remplis mes poumons à ras bord et exhale. En voyant la buée de mon propre souffle, cette toile d'araignée dont les fils d'air se trouvaient en moi voilà une seconde, je me rappelle combien je m'en émerveillais autrefois. La fatigue des derniers mois s'écoule de mon corps, mais reflue en moi un instant plus tard. Il me semble étrange de n'avoir plus à passer mes week-ends à lire des piles de dossiers d'appel ou à m'acquitter de toute la paperasserie en retard de la semaine.

J'expire encore l'air par ma bouche à deux ou trois reprises, en regardant mon souffle se dissiper dans le jardin.

Ma secrétaire, Azizah, m'apporta l'enveloppe peu avant que nous quittions mon bureau du tribunal pour la salle d'audience.

« Cette lettre vient d'arriver pour vous, *puan*. »

Il s'agissait d'un mot du professeur Yoshikawa Tatsuji me confirmant la date et l'heure de notre rencontre à Yugiri. Il l'avait envoyé une semaine plus tôt. En regardant son écriture bien formée, je me demandai si je n'avais pas eu tort d'accepter de le voir. J'allais lui téléphoner à Tokyo pour annuler le rendez-vous, puis je me rendis compte

qu'il devait déjà être en route pour la Malaisie. Et il y avait autre chose dans l'enveloppe. Quand je la retournai, un bâtonnet de bois d'environ quinze centimètres de long tomba sur mon bureau. Je le ramassai et l'observai à la lumière de ma lampe. Le bois était sombre et lisse, et de fines rainures superposées entouraient l'extrémité.

« Cette baguette est bien courte, dit Azizah en entrant dans la pièce avec une pile de documents à signer. Elle est pour enfants, n'est-ce pas ? Mais où est passée l'autre ?

— Ce n'est pas une baguette. »

Je restai assise à contempler le bâtonnet, jusqu'au moment où Azizah me rappela que la cérémonie en l'honneur de mon départ à la retraite allait commencer. Elle m'aida à revêtir ma toge et nous sortîmes ensemble dans le couloir. Comme toujours, elle me précéda pour avertir les avocats que *puan hakim* arrivait. Ils avaient coutume d'observer son visage pour deviner quelle était mon humeur. En la suivant, je pris conscience que c'était la dernière fois que je me rendais ainsi de mon bureau à la salle d'audience.

Construit voilà près d'un siècle, le bâtiment de la cour suprême de Kuala Lumpur avait la solidité d'un édifice colonial conçu pour durer plus que des empires. Les hauts plafonds et les murs épais faisaient régner la fraîcheur même par les journées les plus torrides. Ma salle d'audience était assez vaste pour accueillir quarante voire cinquante personnes, mais en ce jeudi après-midi les avocats arrivés trop tard avaient dû se masser à l'arrière, près des portes. Azizah m'avait prévenue que la



cérémonie avait attiré beaucoup de monde, mais je fus néanmoins stupéfaite en prenant place sur mon siège surmonté des portraits de l'Agong et de sa reine. Le silence s'installa dans la salle quand Abdullah Mansor, le président de la cour suprême, entra et s'assit à côté de moi. Se penchant vers moi, il me dit à l'oreille :

« Il n'est pas trop tard pour revenir sur votre décision.

— Vous n'abandonnez jamais, n'est-ce pas ? répliquai-je en lui souriant brièvement.

— Et vous, vous ne changez jamais d'avis, soupira-t-il. Je sais. Mais pourquoi ne pas aller jusqu'au bout ? Il ne vous reste que deux années. »

En le regardant, je me rappelai cet après-midi où je m'étais rendue dans son bureau pour lui annoncer ma décision de prendre une retraite anticipée. Nous nous étions souvent disputés, au fil des ans, à propos de problèmes légaux ou de sa façon de diriger les tribunaux, mais j'avais toujours respecté son intelligence, son sens de la justice et sa loyauté envers nous, les juges. Cet après-midi-là, il avait perdu pour la première fois son sang-froid avec moi. À présent, son visage n'exprimait que de la tristesse. Il allait me manquer.

En scrutant l'assistance par-dessus ses lunettes, Abdullah entreprit d'évoquer ma vie en entrelaçant son discours de phrases en anglais, malgré le panneau rappelant que l'usage du malais était obligatoire dans la salle d'audience.

« Le juge Teoh fut la deuxième femme nommée à la cour suprême, déclara-t-il. Elle a siégé dans ce tribunal pendant les quatorze dernières années... »

À travers les hautes fenêtres poussiéreuses, je voyais le coin du terrain de cricket de l'autre côté de la route et plus loin le Selangor Club, nanti d'une façade pseudo-Tudor me rappelant les bungalows des Cameron Highlands. L'horloge de la tour dominant le portique central égrena ses coups dont l'écho languissant traversa les murs de la salle d'audience. Je vérifiai discrètement ma montre : trois heures onze. Comme toujours, on pouvait compter sur l'horloge pour se tromper. Cela faisait des années qu'un coup de foudre l'avait privée de sa ponctualité.

« ... aujourd'hui, nous sommes peu nombreux à savoir qu'elle fut emprisonnée dans un camp d'internement japonais à l'âge de dix-neuf ans », dit Abdullah.

Les avocats se mirent à chuchoter entre eux en m'observant avec un intérêt renouvelé. Je n'avais jamais parlé à personne des trois années que j'avais passées au camp. En vaquant à mes occupations quotidiennes, je m'efforçais de ne pas y penser, et le plus souvent j'y parvenais. Mais les souvenirs me revenaient encore parfois à l'occasion d'un bruit que j'entendais, d'un mot que quelqu'un prononçait, d'une odeur que je sentais dans la rue.

« À la fin de la guerre, continua le président de la cour, le juge Teoh travailla comme greffière chargée de recherches pour le tribunal s'occupant des crimes de guerre, en attendant d'être admise pour faire son droit au collège de Girton à Cambridge. Après avoir été reçue au barreau, elle rentra en Malaisie en 1949 et exerça les fonctions de procureur suppléant pendant près de deux ans... »

À l'avant des rangées s'étendant à mes pieds étaient assis quatre vieux avocats anglais, aux costumes et aux cravates presque aussi anciens qu'eux-mêmes. Comme un certain nombre de fonctionnaires et de propriétaires de plantations d'hévéas, ils avaient choisi de rester en Malaisie après l'indépendance, trente ans plus tôt. Ces Anglais d'âge vénérable avaient l'air désolé de pages arrachées à un vieux livre oublié.

Le président de la cour se racla la gorge et je le regardai.

« ... la juge Teoh n'était censée prendre sa retraite que dans deux ans, aussi vous imaginerez sans peine notre surprise quand, voilà deux mois tout juste, elle nous fit part de son intention de quitter le tribunal. Ses jugements écrits sont célèbres pour leur clarté et l'élégance de leur style... »

Son propre style devint fleuri à mesure que ses propos se faisaient plus élogieux. J'étais bien loin de là, en un autre temps, à songer à Aritomo et à son jardin dans les montagnes.

Le discours s'acheva. Je me forçai à tourner mes pensées vers le tribunal, en espérant que personne n'aurait remarqué mon attention défaillante. Il serait peu convenable de paraître distraite lors de la cérémonie en l'honneur de mon départ en retraite.

J'adressai à l'assistance quelques mots sans emphase, puis Abdullah mit fin à la cérémonie. J'avais invité mes collègues, des amis du barreau et les dirigeants des principaux cabinets juridiques de la ville à une petite réception dans mon bureau. Un journaliste me posa quelques questions et prit des

photographies. Après le départ des invités, Azizah s'occupa de ramasser les tasses et les assiettes en carton. La moitié de la nourriture était restée intacte.

« Emportez donc ces feuilletés au curry, lui dis-je. Et cette boîte de gâteaux. Il ne faut pas gaspiller la nourriture.

— Je sais. Vous me le répétez sans cesse. »

Après avoir rangé les provisions, elle demanda :

« Avez-vous besoin d'autre chose ?

— Vous pouvez rentrer chez vous. Je fermerai en partant. »

Je prononçais ces mêmes paroles à la fin de chaque session du tribunal.

« Et merci, Azizah. Merci pour tout. »

Elle effaça les plis de ma toge avant de la suspendre au portemanteau, puis elle se tourna vers moi.

« Cela n'a pas été facile de travailler pour vous pendant toutes ces années, *puan*, mais je ne le regrette pas. »

Des larmes brillaient dans ses yeux.

« Les avocats... vous étiez difficile avec eux, mais ils vous ont toujours respectée. Vous les écoutiez.

— C'est la fonction d'un juge, Azizah. Écouter. Tant de juges semblent l'oublier.

— Ah, mais vous n'écoutez pas, tout à l'heure, quand *tuan* Mansor parlait à n'en plus finir. Je vous regardais.

— Il parlait de ma vie, Azizah, répliquai-je en souriant. C'est un sujet que je connais déjà assez bien, vous ne croyez pas ?

— Ce sont les *orang Jepun* qui vous ont fait ça ? »

Elle pointa un doigt vers mes mains.

« *Maaf*, s'excusa-t-elle. Mais... je n'ai jamais osé vous poser cette question. Vous savez, je ne vous ai jamais vue sans vos gants. »

Je fis pivoter mon poignet avec lenteur, comme pour tourner une poignée de porte invisible.

« Un des avantages de la vieillesse, dis-je en observant la partie du gant où deux doigts manquaient, c'est que les gens, s'ils ne font pas attention, pensent sans doute que je ne suis qu'une vieille femme vaniteuse qui cherche à dissimuler son arthrite. »

Nous restâmes un instant immobiles, ne sachant comment nous séparer. Elle tendit alors le bras, attrapa mon autre main et me serra contre elle avant que je puisse réagir, en m'enveloppant comme de la pâte autour d'un bâtonnet. Puis elle me lâcha, prit son sac à main et s'en alla.

Je regardai autour de moi. Les étagères étaient vides. J'avais déjà fait envoyer mes affaires dans ma maison de Bukit Tunku, telles des épaves rejetées à la mer par la marée montante. Des boîtes remplies de recueils juridiques anglais et malaisiens étaient empilées dans un coin, car j'en avais fait don à la bibliothèque du tribunal. Il ne restait qu'une étagère de *Malayan Law Journals*, dont les dos portaient en lettres dorées l'année correspondant aux procès relatés dans le volume. Azizah m'avait promis de venir les emballer le lendemain.

Je m'approchai d'un tableau accroché au mur, une aquarelle représentant la maison où j'avais grandi. C'était une œuvre de ma sœur, la seule que j'aie retrouvée après la guerre. Je décrochai la toile et la posai près de la porte.

Les piles de chemises en papier kraft attachées par des rubans roses encombrant d'ordinaire mon bureau avaient été attribuées à d'autres juges. Lorsque je m'assis sur ma chaise, la table me parut plus large que d'habitude. Le bâtonnet de bois était toujours là. Derrière les fenêtres entrouvertes, le crépuscule incitait les corneilles à regagner leur perchoir. Les feuillages des sang-dragons bordant la route étaient remplis d'oiseaux dont les jacassements s'entendaient dans toutes les rues alentour. Décrochant le téléphone, j'entrepris de composer un numéro puis m'interrompis, incapable de m'en souvenir en entier. Après avoir feuilleté mon carnet d'adresses, j'appelai la maison des maîtres de la plantation de thé de Majuba et demandai à la servante de me passer Frederik Pretorius. Je n'eus pas à attendre longtemps.

« Yun Ling ? lança-t-il d'une voix légèrement essoufflée.

— Je vais aller à Yugiri. »

Il y eut un silence oppressant à l'autre bout du fil.

« Quand ?

— Vendredi. »

Je me tus un instant. Cela faisait sept mois que nous ne nous étions pas parlé.

« Veux-tu dire à Ah Cheong de préparer la maison ?

— Il l'a toujours gardée prête pour ta venue, répliqua Frederik. Mais je le lui dirai. Arrête-toi à la plantation en chemin. Nous pourrons prendre un thé et je te conduirai à Yugiri.

— Je n'ai pas oublié comment on se rend là-bas, Frederik. »

Un nouveau silence s'installa entre nous.

« La mousson est terminée, mais il pleut encore un peu. Sois prudente sur la route. »

L'appel à la prière s'éleva des minarets de la mosquée Jamek, de l'autre côté du fleuve, et résonna à travers la ville. J'écoutai le tribunal qui se vidait. Cette rumeur m'était si familière que j'avais cessé depuis des années d'y prêter attention. La roue d'un chariot grinça. Rashid, l'assistant du greffier, transportait sans doute les requêtes du jour dans la salle des archives. Un téléphone se mit à sonner dans le bureau d'un autre juge, puis il renonça. Les portes claquaient dans les couloirs. Je ne m'étais jamais rendu compte du bruit qu'elles faisaient.

Je ramassai ma serviette et la soupesai. Elle était plus légère que de coutume. Je rangeai dedans ma toge de juge. À la porte, je me retournai pour regarder mon bureau. Je m'agrippai au chambranle de la porte en pensant que je ne remettrais plus jamais les pieds dans cette pièce, puis cet accès de faiblesse passa. Je pris l'aquarelle de ma sœur et fermai la porte, non sans vérifier plusieurs fois qu'elle était bien verrouillée. Je m'avançai ensuite dans le couloir mal éclairé. Sur l'un des murs, un cortège d'anciens juges baissait les yeux sur moi. Leurs visages passaient de la monochromie des Européens aux couleurs des Malais, des Chinois et des Indiens. Je passai devant l'espace vide où mon portrait prendrait bientôt place. Je descendis l'escalier au bout du couloir mais, au lieu de tourner à gauche pour prendre la sortie des juges et rejoindre le parking, je sortis dans le jardin de la cour.

C'était l'endroit du tribunal que je préférais. Je venais souvent m'y asseoir pour réfléchir aux

problèmes techniques d'un jugement que j'étais en train de rédiger. Rares étaient les juges qui se rendaient ici, et j'avais habituellement le jardin pour moi toute seule. Parfois, Karim, le jardinier, était au travail. Nous parlions brièvement, je lui donnais des conseils sur ce qu'il devrait planter ou enlever. Ce soir-là, il n'y avait que moi.

Les arroseurs automatiques s'enclenchèrent et l'odeur de l'herbe grillée par le soleil s'éleva dans l'air. Les feuilles tombées du goyavier au centre du jardin avaient été entassées au râteau. Derrière le tribunal, les rivières Gombak et Klang s'unissaient en répandant les effluves de la terre ramenée des versants de la chaîne de Titiwangsa, au nord du pays. La plupart des habitants de Kuala Lumpur ne supportaient pas cette puanteur, surtout lors des basses eaux du fleuve entre les moussons, mais je n'avais jamais trouvé déplaisant de pouvoir sentir au cœur de la ville, à plus de cent cinquante kilomètres de distance, l'odeur des montagnes.

Je m'assis sur mon banc habituel et m'ouvris par tous mes sens à la paix s'installant dans l'édifice, m'identifiant à elle.

Au bout d'un moment, je me levai. Il manquait quelque chose au jardin. Je marchai vers le tas de feuilles, en ramassai quelques poignées et les éparpillai au hasard sur le gazon. Tout en ôtant celles restées collées à mes mains, je m'éloignai pour contempler l'herbe. Oui, c'était mieux maintenant. Beaucoup mieux.

Des hirondelles s'élançaient en flèche de leurs nids sous les avant-toits, en effleurant au passage mon visage du bout de leurs ailes. Je songeai à une



grotte calcaire où je m'étais rendue un jour, très haut dans les montagnes. Ma serviette et l'aquarelle à la main, je sortis de la cour. Dans le ciel au-dessus de ma tête, l'écho des derniers mots de la prière s'élevant de la mosquée se dissipa, ne laissant derrière lui que le silence.

Yugiri se trouvait à onze kilomètres de Tanah Rata, le deuxième des trois principaux villages bordant la route qui montait vers les Cameron Highlands. J'y arrivai en voiture quatre heures après avoir quitté Kuala Lumpur. Je n'étais pas pressée et m'étais arrêtée à plusieurs reprises en chemin. À intervalles réguliers, je passais devant un éventaire proposant aux acheteurs des bocaux embusés de miel sauvage, des sarbacanes et des paquets de haricots *petai* à l'odeur nauséabonde. La route avait été considérablement élargie depuis la dernière fois que je l'avais empruntée, et on avait atténué ses virages les plus prononcés, mais il y avait trop de voitures, de cars de tourisme, de camions incontinents répandant gravier et ciment entre deux chantiers des hautes terres.

C'était la dernière semaine de septembre et la saison des pluies rôdait autour des montagnes. En entrant dans Tanah Rata, la vue de l'ancien hôpital militaire britannique sur un versant abrupt m'emplit d'un malaise familier. Frederik m'avait dit voilà quelque temps que c'était maintenant une école. Un hôtel neuf, arborant l'inévitable façade pseudo-Tudor, l'écrasait de sa masse imposante. Tanah Rata n'était plus un village mais une petite ville, dont la grand-rue était envahie de restaurants typiques,

d'agences de tourisme et de boutiques de souvenirs. Je fus heureuse de laisser tout cela derrière moi.

Quand je passai devant la plantation de thé de Majuba, le garde était en train de fermer les grilles en fer forgé. Je restai sur la grand-route pendant près d'un kilomètre avant de me rendre compte que j'avais manqué l'embranchement de Yugiri. Furieuse contre moi-même, je rebroussai chemin en roulant plus lentement pour trouver la petite route cachée par des panneaux publicitaires. La chaussée couleur de latérite se termina quelques minutes plus tard à l'entrée de Yugiri. Une Land Rover était stationnée au bord de la route. Je garai ma voiture à côté et sortis, heureuse de me dégourdir les jambes.

Le mur élevé protégeant le jardin était parsemé de mousse et de taches d'humidité. Des fougères poussaient dans les fentes. Près du portail, deux caractères japonais étaient gravés sur une plaque en bois. Sous ces deux mots, le nom du jardin était inscrit en anglais : *Brumes du soir*. Il me sembla que j'allais pénétrer dans un lieu n'existant que dans la confusion de l'air et de l'eau, de la lumière et du temps.

Je regardai par-dessus le mur l'horizon irrégulier des arbres de la chaîne montagneuse se dressant derrière le jardin. Le mirador en bois était à moitié caché dans les arbres, tel le nid-de-pie d'un galion échoué parmi les branches, pris au piège par une marée montante de feuilles. Un sentier montait à l'assaut des montagnes, et je restai un moment à le scruter comme si je pouvais apercevoir Aritomo rentrant à la maison. Je secouai la tête et entrai dans le jardin, en fermant la porte dans mon dos.

Les bruits du monde extérieur se turent, comme absorbés par les feuilles. Je m'immobilisai. L'espace d'un instant, j'eus l'impression que rien n'avait changé depuis mon départ, voilà près de trente-cinq ans – la résine de pin embaumait toujours, les bambous s'agitaient en craquant sous la brise, la mosaïque brisée du soleil éparpillait ses éclats sur le sol.

Guidée par la boussole du souvenir, je m'avançai dans le jardin. Après m'être trompée une ou deux fois de direction, je finis par rejoindre l'étang et m'arrêtai au bord. Le chemin sinuant au milieu des arbres rendait encore plus saisissant le spectacle du ciel se déployant au-dessus de l'eau.

Six pierres hautes et étroites formaient au centre de l'étang comme une chaîne miniature de montagnes calcaires. Sur la rive opposée, le pavillon se dédoublait dans l'onde si bien qu'il semblait comme une lanterne en papier suspendue en plein ciel. Un saule se dressant non loin du pavillon trempait ses branches dans l'étang.

Du côté des bas-fonds, un héron gris inclina la tête dans ma direction. Une de ses pattes était levée, pareille à la main d'un pianiste ayant oublié les notes de l'air qu'il joue. Il la laissa soudain retomber et plongea son bec dans l'eau. Était-ce un descendant du héron qui s'était installé ici lors de mon premier séjour à Yugiri ? Frederik m'avait dit qu'il y en avait toujours un dans le jardin, comme s'il s'était formé en ces lieux une chaîne ininterrompue d'oiseaux solitaires. Je savais qu'il ne pouvait s'agir de celui que je voyais près de quarante ans plus tôt. Tandis que je l'observais, pourtant, j'espérais que ce soit